

# La Nation

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Journal vaudois

## Comme une fièvre qui passe

Pour que naisse le populisme, il faut que le peuple – disons: une partie significative du peuple – éprouve le sentiment d'être dépossédé de son identité collective par l'action ou l'inaction de ses autorités. Il faut ensuite un chef qui, par son énergie, sa ruse, sa chance et son verbe, s'impose comme le porteur inspiré de ce sentiment, unifie la masse et la met en mouvement.

Face à l'abstraction des droits de l'homme, à la mondialisation libérale-socialiste et au brassage des populations, le populisme affirme la nécessité individuelle et collective de l'enracinement, l'importance des cultures historiques et des limites territoriales qui les protègent. Il affirme les droits du premier occupant, qui fut et reste le premier défricheur, le premier cultivateur, le premier bâtisseur. Le populisme,

c'est, grossièrement dit, la résistance du particulier face à l'universel.

Avant toute argumentation raisonnée, le populisme est la réaction vitale d'une société qui se sent menacée, une fièvre sociale avec température, agitation et, parfois, confusion.

Bien que cette fièvre s'étende un peu partout dans le monde, le «système» refuse de lui reconnaître la moindre raison d'être. Il se contente de la condamner vertueusement, ce qui lui évite de devoir examiner ses propres responsabilités. Pourtant, les pressions incroyables que les gens de Bruxelles exercent actuellement sur la Suisse devraient, à elles seules, l'amener à comprendre au moins certains aspects du populisme.

Il est vrai que le monde officiel a de la peine à accepter que le populisme joue

le jeu démocratique, mais qu'il en utilise les mécanismes pour en combattre l'esprit.

Le refus d'entrer en matière sur le populisme est tel qu'il empêche même de diagnostiquer ses faiblesses objectives.

En principe, en effet, le nationalisme revendiqué du populisme devrait le pousser à restaurer un équilibre fédéral et des équilibres cantonaux gravement affaiblis par le système, à recréer les liens, à restaurer les usages, à revaloriser les souverainetés des cantons, à soutenir en toute occasion le principe des corps intermédiaires qui représentent, mieux qu'un parlement, les intérêts concrets du peuple. Cela nécessite non seulement des actions concrètes mais aussi toute une réflexion doctrinale. C'est un travail de longue haleine.

Or, la forme électorale que prend partout la réaction populiste l'empêche de mener à bien ce travail. Pour acquérir la majorité, il faut être simple et faire appel à l'émotion. Pour entretenir l'émotion, il faut des actes spectaculaires, des manifestations publiques, des affiches et des slogans qui choquent. Et comme le public s'habitue et se lasse, il faut aller toujours plus loin, sous peine de perdre du terrain. La fièvre devient l'état normal de la société politique. L'effectif des troupes doit croître en permanence. Tout est toujours urgent. Pas le temps d'argumenter pour persuader l'adversaire. On va se borner à le battre aux élections et à le faire marcher droit à coup de lois. Pas de temps non plus pour les complexités du fédéralisme. L'heure n'est plus au «byzantinisme» genre Ligue vaudoise. Il faut penser *gesamtschweizerisch*, voire en termes de civilisation occidentale. Aussi, et si sincères que soient ses positions de principe, le parti populiste est condamné à rester à la surface des choses, condamné aussi à nourrir l'étatisme et la centralisation.

L'avancée internationale du populisme révèle une autre de ses faiblesses, illustrée par les déclarations enthousiastes de Mme Le Pen à l'annonce de l'élection de M. Jair Bolsonaro. Le populisme défend l'existence des frontières, mais ne s'y sent pas forcément

soumis. Ce qu'on appelle la «révolution conservatrice» n'est nationale qu'aussi longtemps qu'elle n'est pas internationale. En fait, comme avec toutes les idéologies, les seules vraies frontières sont celles qui séparent les partis populistes des autres partis: populistes de tous les pays, unissez-vous!

Mais c'est dans son impossibilité d'assurer la durée que se trouve la principale faiblesse du populisme. Au début, le militant part pour l'aventure et s'engage sans réserve. Il accepte les sacrifices et les risques, récompensé par l'une ou l'autre de ces magnifiques victoires qui terrassent les gens en place et laissent les sondeurs hébétés. Mais personne ne peut être héroïque en permanence. Son engagement de tous les instants lui cause des soucis familiaux ou professionnels. Il fatigue et devient moins généreux de son temps et de sa peine. S'il est élu, ses responsabilités le contraignent trop souvent à transiger avec l'idéologie et à passer des accords avec des individus que le parti continue de désigner comme ses ennemis irréductibles.

Parfois, le mouvement manifeste des divergences doctrinales importantes, jusqu'alors masquées par le combat commun. Des chapelles se forment. Elles accusent le pouvoir central. Celui-ci les excommunie publiquement. Les adversaires politiques et les médias soufflent sur l'incendie. Le militant se rend compte que son parti est devenu un parti comme les autres, avec les mêmes pesanteurs et les mêmes dérives.

Et voici que le chef historique se retire. Avec lui disparaît la source de l'autorité et de l'unité. Le mouvement continue un certain temps, privé toutefois du souffle originel. Reprendre le programme? Mais l'essentiel du programme, c'est le mouvement. Quand il ralentit, le parti péclote, quand il s'arrête, le parti s'effondre.

La fièvre retombe. Les démocrates officiels reprennent les rênes et recommencent sans états d'âme les erreurs qui avaient déclenché la réaction populiste. Mais eux n'ont pas besoin de s'épuiser. Le système glisse dans leur sens.

Olivier Delacrétaz

## Deux grands moments de musique

### «Cosi fan tutte» à l'Opéra de Lausanne

Après avoir écrit tout le mal qu'il fallait penser de la transposition prétentieuse et ratée de *l'Histoire du soldat*, nous sommes heureux d'acclamer la transposition pleinement réussie de *Cosi fan tutte*, dans la même salle, dans la mise en scène de Jean Liermier. Placer la cynique comédie montée par Don Alfonso sur un plateau de télé-réalité, cela correspond entièrement à l'esprit de l'œuvre de Da Ponte et Mozart, dans ce jeu qui devient une école de la séduction avant de tourner presque au drame. Et le pari de la transposition est tenu en toute cohérence de bout en bout (c'est cela qui est difficile), jusqu'à la chute désopilante: «Si vous voulez que se reconstituent les couples d'origine, tapez 1!».

Il faut ajouter que la partie musicale était tenue de manière exemplaire, sous la direction de Joshua Weilerstein, dont on dit que c'était la première prestation à l'opéra. Eh bien, pour un coup d'essai, c'était un coup de maître!

### «Le mystère d'Agaune» à Ollon

Saint Victor, patron de l'église d'Ollon, était un officier de la Légion thébaine aux côtés de saint Maurice, martyrisé pour avoir refusé d'abjurer sa foi. Les animateurs de l'Automne musical d'Ollon ont eu l'idée, pour le dixième anniversaire de leur manifestation, de commander une œuvre originale sur saint Victor, qui est devenue un mystère au sens médiéval sous la plume de Christophe Gallaz, dont on sait le talent. Son texte dit que du massacre sont nés des chasses et des hymnes, que l'horreur peut donc devenir beauté et que la mort s'en trouve transfigurée; de la violence,

il faut «sortir par en haut», a confié l'écrivain dans une interview. Nous n'en dirons pas plus, car le livret n'était pas disponible et l'on sait que, même avec d'excellents interprètes, il est quasi impossible de suivre les paroles du chant.

La musique est de Richard Dubugnon, qui l'a composée pour deux narrateurs (soprano et ténor), chœur mixte, orgue, piano et orgue de barbarie! Nous avons rarement été impressionné autant par une création, si forte qu'on a le sentiment d'avoir assisté à la naissance d'un chef-d'œuvre digne de figurer au répertoire des grands oratorios. Dubugnon est un de nos meilleurs compositeurs. Sa musique, qui sait être savante, n'est nullement cérébrale; elle est vivante, elle parle au cœur. On admire l'alternance des scènes de tumulte et des moments de paix. Le dosage rythmique est passionnant. On est saisi par les envolées des choristes et des solistes, ou alors par leurs murmures en état de suspension éthérée. On goûte hautement les parties instrumentales, rendant parfaitement justice au genre de chacun des instruments, fût-il de barbarie, et combinant à l'occasion leurs sons en un ensemble qui ne manque ni d'originalité, ni même d'humour. Car Dubugnon ne veut pas ennuyer son public et sait le tenir en haleine, sans recourir d'ailleurs à aucune facilité.

*L'Heure musicale*, le 28 octobre, transmettait en direct ce concert, magnifiquement interprété, et l'on peut le retrouver sur le site d'*Espace 2* jusque vers fin novembre. L'œuvre sera donnée à nouveau à l'abbaye de Saint-Maurice le 25 novembre prochain à 15h30. Ne manquez pas l'écoute!

J.-F. Cavin

### Le 25 novembre 2018, nous voterons:

Initiative populaire « Pour la dignité des animaux de rente agricoles (initiative pour les vaches à cornes) »:

**NON**

Initiative populaire « Le droit suisse au lieu de juges étrangers (initiative pour l'autodétermination) »:

**OUI**

Base légale pour la surveillance des assurés:

**OUI**

# Fred Blanchod, voyageur vaudois

**L**es *Mœurs étranges de l'Afrique noire*: ainsi s'intitule un livre de 1943 déniché par hasard sur un rayon de bibliothèque. Il pique la curiosité de trois personnes, Luc Michel, Monique et Aymon Baud, qui décident d'enquêter sur son auteur, le docteur Fred Blanchod. Il en résulte un ouvrage paru cette année aux éditions Georg.

Blanchod, né en 1883, l'un des cinq enfants d'une mère rolloise et d'un père originaire d'Avenches et Ballens, mourut en 1963.

D'un mot à la mode, nous qualifierions sa vie d'*hyperactive*. Il fut médecin généraliste à Bière puis à Lausanne où il se spécialisa en angiologie; bellettrien, membre du Rotary, major à l'armée, médecin de place à Bière, et un temps président de l'Association des amis vaudois de l'OSR. Marié à Camille Malan, rencontrée à l'occasion d'une théâtrale de Belles-Lettres, il fut veuf très tôt, épousa Marie-Joséphine Bianchetti et devint père d'une petite fille.

Ayant accepté, entre 1914 et 1926, quatre missions médicales pour le compte du CICR et du gouvernement britannique, il en conçut un goût prononcé des voyages. Entre 1927 et 1952, il fit cinq tours du monde dont il tira matière à composer une dizaine de livres à succès, plusieurs fois réédités, et à présenter plus de deux cents émissions radiophoniques de 1939 à 1955 (*le Globe sous le bras*).

La lecture de *Fred Blanchod, de docteur à globe-trotter* nous apprend beaucoup sur l'activité incessante d'un médecin vaudois de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et sa manière d'envisager le monde.

A cette époque, le médecin de famille figure au premier rang des notables, avec l'instituteur et le pasteur. Blanchod parcourt le Pied du Jura à cheval, en traîneau ou en voiture, de Bière à Apples, de Montricher à Saint-Livres, pour rendre visite à ses patients, qui l'apprécient. On le nomme bourgeois d'honneur de Ballens pour services rendus lors de l'épidémie de grippe espagnole de 1918. Mobilisé lors des deux conflits mondiaux, il est envoyé à l'hôpital de Lyon en 1915 et se familiarise avec la chirurgie de guerre. Il accueille régulièrement des amis chez lui, notamment Ernest Ansermet, le géologue Elie Gagnebin<sup>1</sup> ou Henri Roorda.

Comme son ami Ansermet, Blanchod aime la bonne chère. Un jour, les deux compères déjeunent dans un restaurant italien de Paris. Le chianti coule à flots. Ansermet déguste un morceau de gorgonzola. Il sort sa montre: 14h20! Son concert à l'Opéra avec les Ballets russes commençait à 14h... Il saute dans un taxi et rejoint Diaghilev fou de rage; le public tape des pieds...

Elu au Conseil municipal de Bière, Blanchod propose, d'entente avec le pharmacien, que l'on puisse fumer

durant les séances. La proposition est acceptée à condition que *le président puisse décider, lorsqu'il le jugera opportun et qu'on n'y verra plus clair, de clore la tabagie*.

Autre temps, autres mœurs.

La passion de Blanchod pour les voyages retient évidemment l'attention. Toujours affublé d'un casque colonial (il craint les effets du soleil), il n'est ni chasseur, ni missionnaire, ni commerçant; il ne se soucie pas d'objectifs scientifiques ou médicaux. Il se conçoit comme un simple témoin, un passeur désirant raconter ce qu'il a vu. *Je rentre tout chargé d'une rumeur de pensées qui me tiendront compagnie quand je n'aurai plus rien à attendre de la vie que la garde-malade et l'entrepreneur de pompes funèbres*, dit Blanchod que la finitude préoccupe. Il veut aussi *échapper à la fiévreuse vie moderne*. Il éprouve un *mystérieux instinct de transhumance, un grand désir de voyager, élément de vitalité*, et n'a pourtant rien du touriste. Voyageant seul, sans armes, il court des risques. Un chirurgien anglais l'opère d'une appendicite à Madras et lui sauve la vie; Blanchod contracte plus tard la malaria. Il prépare minutieusement ses périples, lit, prend des notes, fait des photos et restitue ses observations dans des livres. Il adore les rencontres de hasard, se lie à certains indigènes. Il lui arrive de tomber sur des compatriotes vaudois. Il croise un certain Paul de Blonay au Kenya;

au Maroc, il aperçoit deux cavaliers en burnous noirs à la tête d'une caravane de chameaux: il s'agit de deux dragons vaudois, un Mange de Bière et un Renaud de Gimel!

Blanchod est ambivalent. Pour lui, il ne fait aucun doute que la civilisation occidentale du début du XX<sup>e</sup> siècle est infiniment supérieure à toutes les autres. Il n'a rien contre le colonialisme, mais pressent que celui-ci défigure l'Asie et l'Afrique et leur nuit. Il soigne volontiers les indigènes atteints d'affreuses maladies et n'accepte d'être porté à dos d'homme qu'à contre-cœur. Il estime pourtant qu'il ne faut pas évangéliser les autochtones, la mission servant surtout à modérer les excès des... colons. C'est une erreur de forcer les Noirs à s'habiller comme nous, cela les dégrade. *Le vrai visage de l'Afrique est modifié par la Bible et maquillé par le commerce*, écrit-il.

Blanchod approuve l'idée que *si nous instruisons trop les autres peuples et leur imposons un mode de vie qui leur est étranger et néfaste, ils nous haïront*. Il observe aussi que *les deux guerres fratricides auxquelles les Européens se sont livrés signalent le crépuscule de la race blanche*.

Jacques Perrin

<sup>1</sup> A propos d'Elie Gagnebin, voir Yves Gerhard et Marc Weidmann, *Elie Gagnebin, géologue et ami des artistes*, éd. de L'Aire, 2016.

## L'art de la farce

*L'Auberge volante* fascine par sa singularité et son inventivité. C'est un roman truculent et visionnaire, un véritable ovni dans le ciel de la littérature. D'inspiration médiévale, G.K. Chesterton mélange aisément le roman d'aventure avec la satire, la farce et le fantastique, tout en empruntant à la réalité politique de son pays.

Le roman nous raconte les aventures d'une joyeuse bande de gentilshommes et d'hommes d'honneur anglais qui font la résistance contre l'interdiction des boissons alcooliques et la fermeture des pubs. Derrière le trait d'humour très marqué, Chesterton, tout en s'interrogeant sur l'islam, fait le diagnostic de tous les maux de l'Occident. Truffée de mille détails et de digressions, l'histoire est plutôt tordue. Elle est même souvent invraisemblable et fantasque, mais le lecteur est invité à suivre les méandres de la pensée géniale de cet homme doté d'une imagination aussi féconde que féroce.

Le capitaine Patrick Dalroy et Humphrey Pump, l'aubergiste du Vieux Navire, aiment plaisanter, chanter et boire. Ces héros sont des conteurs et de bons vivants, ce sont des hommes de cœur et de principes. L'islamophile Lord Ivywood leur mène la vie dure. Parlementaire, proche du monde de la haute finance, il est chargé de faire respecter l'interdiction de la vente de toute boisson alcoolique dans les tavernes.

La loi dit que les enseignes des tavernes doivent être supprimées et que là où elles seraient maintenues serait

maintenu aussi le droit de vendre des boissons alcooliques. C'est cet aspect de la loi que le capitaine et l'aubergiste exploitent en s'enfuyant sous le nez et à la barbe d'Ivywood, de son secrétaire et de l'agent de police venus pour fermer définitivement le Vieux Navire. Ils emportent avec eux un barillet de rhum, une meule de fromage, le piquet de l'enseigne en bois de la taverne, et un fusil. Le rhum est servi partout où ils plantent l'enseigne à quiconque se présente et veut boire, d'où le titre du roman. Commence alors un interminable périple plein de rebondissements, de calembours, de chants, de camaraderies, de boutades, de situations grotesques et hilarantes, une échappée chevaleresque et héroïque à laquelle se joint un âne et Quoodle, le chien bâtard d'Ivywood qui change de camp. Il ne sera pas le seul à le faire.

Durant ce temps, Ivywood, qui ne parvient pas à mettre la main sur les fugitifs, continue ses œuvres islamophiles afin de changer les mœurs de ses compatriotes en organisant des conférences auxquelles assiste toute la bonne société de Londres pour «mieux faire comprendre l'islam». C'est dans ce but qu'il invite le conférencier Mysisra Ammon, «l'éminent mystique turc» qu'on appelle aussi le «Prophète de la Lune», personnage on ne peut plus grotesque, aux théories totalement délirantes, comme celle de penser que la civilisation anglaise a été fondée par les Turcs.

Lors d'une de ces conférences est développée l'idée que «l'inter-

dit juif ou musulman sur le porc se trouvait à l'origine du végétarisme», et que c'est ainsi qu'on a fondé «la doctrine végétarienne» considérée comme une avance sur le christianisme carnivore et désespérément ancré dans un cannibalisme primitif. L'aberration argumentative se passe de commentaire. Le rire saisit le lecteur face à ces discours en torsions absurdes. En même temps, lorsqu'on lit ce long passage sur le végétarisme dans un roman qui a paru en 1919, mais qui fut écrit en 1914, on est immanquablement frappé par l'actualité du sujet à plus de cent ans de distance. Les écolo-puritains, végétariens et véganes de surcroît pour beaucoup d'entre eux, n'arrêtent pas de s'acharner pour nous faire passer le goût de la viande. Au nom de la santé de l'homme et surtout de l'animal, que l'on cherche à libérer de «l'horreur des abattoirs», ils rêvent d'un monde où la consommation de la viande sera prohibée tout comme l'alcool, les voitures, les sucreries, le pain blanc et les mets trop salés, un monde où nous ne mangerons plus que des légumes, des graines, du tofu et des insectes. Petit détail très piquant qui démasque l'hypocrisie des élites: avec son habituelle ironie savoureuse, Chesterton ne manque pas de montrer que, lors de ses conférences, le grand nihiliste purificateur Ivywood sert la viande et le vin à ses invités. Une de ses conférences se terminera par un grand tumulte suite à l'irruption de la joyeuse bande, les fugitifs buveurs et chanteurs qui ont

entamé la croisade pour sauver l'âme de l'Angleterre.

*L'Auberge volante* pulvérise les mythes modernes: le relativisme, le progrès, la philanthropie, l'esprit diététique; il démasque la corruption du système capitaliste, les pots-de-vin, les marchés illégaux et la mise-à-sac du peuple, c'est-à-dire de l'homme ordinaire. Tout cela est d'une actualité harassante. Chesterton donne lui-même la clé de l'humour, qui est un puissant antidote contre le fanatisme et l'imposture, lorsqu'il écrit: «La découverte de la réalité du mal et le combat contre lui sont à l'origine de toute gaieté, et même de toute farce.»

On ne mesure qu'à peine la portée visionnaire de l'œuvre de l'écrivain anglais. Il est à espérer que sa pensée lumineuse et son bon sens guident les résistants contre la liquidation de l'Europe.

Lars Klawonn

*L'Auberge volante* de G.K. Chesterton, traduction et préface de Pierre Boutang, *L'Age d'Homme*.

## Félicitations

Le samedi 29 septembre, en l'église Saint-Martin de Vevey, notre collaborateur et ami M. Pierre-François Vulliemin a épousé Mlle Laetitia Glauser. Tous nos vœux de bonheur les accompagnent.

La Rédaction

# Pour le bien de la communauté

Dans la campagne sur l'initiative pour l'autodétermination (contre les juges étrangers), le Conseil de la Fédération des Eglises Protestantes de Suisse (FEPS) ne donne pas formellement de recommandation de vote, mais a adopté trois « messages » qui ne laissent aucun doute sur l'opposition de cette institution à ladite initiative<sup>1</sup>.

Certes, les argumentaires de campagne ne sont usuellement pas le lieu de réflexions profondes et la concision d'une présentation tenant sur une page A4 impose certains raccourcis; mais l'indigence du raisonnement de la FEPS est criante.

A titre liminaire, nous remarquerons que ces « messages » visent à montrer la nécessité pour une démocratie de respecter les droits de l'homme (que la FEPS nomme *droits humains* à la suite de Micheline Calmy-Rey). Ce faisant, la FEPS (par ignorance ou par sournoiserie?) se trompe de cible. Le catalogue des droits fondamentaux garantis par la Constitution fédérale n'a rien à envier à celui

de la Convention européenne des droits de l'homme (CEDH) ou de la Déclaration universelle de l'ONU. Les traités internationaux peuvent également être modifiés suivant les modes du moment, comme le peuple et les cantons peuvent amender la Constitution fédérale. Ce qui est en jeu dans l'initiative n'est pas la place des droits de l'homme dans notre ordre juridique, mais de savoir si l'interprétation de ces principes généraux par des juges doit être préférée à celle que le peuple et les cantons entendent leur donner dans un processus législatif.

*1<sup>er</sup> message: Unis dans la fraternité.* La FEPS nous explique que, si l'Eglise n'est pas le monde, elle est un modèle pour le monde. Comme communauté universelle fondée sur le baptême<sup>2</sup>, l'Eglise témoigne d'un esprit d'unité de l'humanité, duquel l'Etat peut s'inspirer. *Les droits humains constituent, dans les limites humaines, une tentative pour intégrer cet esprit de fraternité à l'organisation politique.*

Comme l'Eglise, l'Etat (nous préférons le terme Patrie) a une dimension

universelle en ce qu'il a pour mission de prendre en compte et de favoriser le développement de l'humanité, de la fraternité, entre ses membres. Comme pour l'Eglise, il s'agit avant tout d'une question qualitative et non quantitative. Surtout, l'esprit d'unité qui habite l'Eglise est le fruit d'une soumission au Christ, tête de ce corps social. Les droits de l'homme, fondés sur l'affirmation de droits individuels absolus, ne procèdent aucunement de cet élan.

*2<sup>e</sup> message: Contre la tendance du souverain à se prendre pour un dieu.* La FEPS affirme d'abord que *le droit humain s'exerce sous la réserve du droit de Dieu.* Cette soumission du législateur à l'ordre divin est *une condition importante de la démocratie elle-même, pour se protéger d'une dictature de la majorité.* Le Conseil de la FEPS en déduit qu'en limitant tous deux le pouvoir du souverain politique, conviction chrétienne et droits de l'homme *sont sur la même longueur d'onde.* C'est la logique dont se targue (peut-on dire se targuait?) la théologie de la libération prétendant faire un bout de chemin avec le marxisme.

*3<sup>e</sup> message: Le bien d'une personne individuelle l'emporte sur les normes de l'Etat et les principes politiques.* Sur ce dernier point, l'argumentation de la FEPS devient surréaliste: *la Cène représente aussi les conditions d'une socialité réussie: chacune, chacun y est invité [...]. Il n'y a pas de contrôle à l'entrée<sup>3</sup>. L'Etat, la politique ne disposent pas d'une telle table. Et pourtant, l'Etat et la politique ont aussi besoin de toutes les différences, soient unis dans un esprit commun de reconnaissance réciproque, de traitement égal et de partage.*

*Les droits humains plaident en faveur de cette unité fraternelle.*

Sans nous arrêter sur les parallèles rhétoriques audacieux du Conseil de la FEPS, rappelons que l'esprit commun qui anime tant l'Eglise que la Patrie procède de l'appartenance à une communauté. Or, une communauté est fondée, non sur l'expression de droits absolus en faveur de chacun de ses membres, mais sur l'incapacité de l'individu à (sur)vivre seul. Une communauté suppose que chacun de ses membres a des droits mais également des devoirs, dont l'exercice est orienté vers un bien commun. Il est faux d'opposer le bien d'un individu aux principes politiques. Plus une communauté politique sera unie, forte, établie, plus la liberté de chacun de ses membres sera protégée.

Une certaine théorie juridique qui interprète les droits de l'homme comme une arme de chaque individu, en fait de chaque groupe minoritaire, pour affaiblir, voire dissoudre, la communauté politique dans un espace globalisé est dangereuse non seulement pour l'Etat, mais aussi pour le citoyen.

Dans une perspective chrétienne, fondée sur la souveraineté divine sur le monde et la préparation de l'avènement du Royaume de Dieu, les droits de l'homme ne sont qu'un aspect très partiel de la justice et de la morale politique.

Olivier Klunge

<sup>1</sup> www.kirchenbund.ch/fr

<sup>2</sup> Pas une seule fois dans le texte, les mots « Jésus » ou « Christ » ne sont utilisés...

<sup>3</sup> Dans un document de 2004, *La Cène selon la vision protestante*, la FEPS affirme pourtant que l'invitation à la Cène s'adresse aux baptisés exclusivement.

## Le Conseil d'Etat couvre un acte illicite

La convention collective de travail (CCT) du secteur principal de la construction (maçonnerie et génie civil), valable pour toute la Suisse, est en vigueur jusqu'au 31 décembre 2018. Elle a reçu force obligatoire générale par décision du Conseil fédéral. Elle est doublée, sur le plan vaudois, d'une convention cantonale complémentaire. Elle prévoit expressément que les parties – syndicale et patronale – observent la paix absolue du travail.

La grève qui accompagne les « journées d'action », les 5 et 6 novembre dans notre Canton, destinée à montrer la force du syndicat en vue du renouvellement de la CCT, est donc illicite.

Le Conseil d'Etat, averti de la grève par un courrier d'Unia à fin octobre, a répondu avec complaisance au syndicat le 2 novembre, et donné une large publicité à cette réponse par un communiqué de presse qui en reprend l'essentiel. Il dit les bienfaits du partenariat social, évoque son attachement de principe à la résolution pacifique des conflits et appelle à un accord satisfaisant pour tous (tout cela n'est pas très original), mais ne touche pas mot de la violation de la paix du travail. Il « s'inquiète des possibles régressions sur les conditions de travail et de rémunération » (signe amical à Unia). Il précise que les entreprises paralysées par la grève ou qui ne voudraient pas mettre en danger la sécurité des chantiers par l'emploi d'équipes trop réduites n'encourront pas de pénalités de retard pour le ralentissement des travaux dû à la grève; on peut comprendre ce souci sécuritaire, mais pourquoi ne pas faire supporter le dommage par les auteurs de l'acte illicite? Et pourquoi étaler publiquement cette décision, assez technique, alors qu'il suffisait de la communiquer aux adjudicataires ou de la faire connaître via la Fédération vaudoise des entrepreneurs? On sent bien la volonté du Conseil d'Etat de témoigner de sa compréhension pour l'immobilisation des chantiers et d'en neutraliser les effets

dommageables. Il termine sa missive à Unia en l'assurant de ses « sentiments les meilleurs ». Est-ce ainsi qu'on fait copain-copain avec des fauteurs de trouble, que l'autorité publique supérieure devrait au contraire désapprouver, voire poursuivre?

Le renouvellement de cette CCT est souvent malaisé, parce que les conditions de travail de ce secteur sont tellement supérieures à celle de l'étranger (tant mieux pour les bénéficiaires) et ne se maintiennent à ce niveau record que grâce à un protectionnisme strict (et justifié) qu'il est difficile d'aller plus loin. A cela s'ajoute que la retraite précoce des salariés (peut-être légitimée par la dureté du travail) comporte un coût que la prévoyance professionnelle du secteur a de la peine à assumer; on sait d'ailleurs les soucis des caisses de pensions dans leur ensemble en un temps où les capitaux ne rapportent plus grand'chose.

La négociation d'une CCT est rarement une promenade de santé; les obstacles mettent à l'épreuve la bonne volonté des acteurs du partenariat social. Mais ce n'est pas une raison pour fouler aux pieds un principe cardinal de ce partenariat. Dans notre cas, la convention est claire; et la parole donnée doit être tenue, comme l'a proclamé peu auparavant le Conseil d'Etat dans un autre communiqué où il prétend, à propos des traités internationaux, faire la leçon à l'UDC. Le gouvernement est-il seulement conscient de la contradiction?

Qui a piloté la manoeuvre pro-Unia? Si, par hasard, c'est M. Mailard, il pourra se targuer d'avoir amené le Conseil d'Etat à couvrir l'acte illicite d'une grève: entrée glorieuse à la présidence de l'Union syndicale suisse! Mais pour sa sortie du gouvernement vaudois, c'est moche. Cela dit avec l'assurance de nos sentiments qui ne sont pas les meilleurs.

Jean-François Cavin

## Occident express 17

Les Serbes sont un peuple de paysans. On pourrait ajouter qu'ils sont guerriers. Mais s'il est indéniable que la guerre est un de leur passe-temps favori, ils ne s'y sont jamais résolus que pour garder leurs terres – et pour les cultiver. Le paysan est par définition un homme libre. Pauvre, souvent, peut-être, mais libre. Est-ce pour cela que nos sociétés centralisées et contrôlées les ont peu à peu éliminés? Comme tous les paysans, les Serbes sont piètres commerçants. Dans l'achat comme dans la vente, ils se sabordent par des excès d'honnêteté ou des débordements de fierté. Dans un restaurant qui venait d'ouvrir, je me suis récemment enquis des spécialités auprès du serveur. Baissant le ton, il m'a confié qu'à part les frites, « et encore », la cuisine ratait à peu près tout, que les viandes étaient trop grasses, les légumes trop cuits, bref, que ce restaurant était un bouge à éviter absolument. Lorsque je me suis levé pour suivre son conseil sans passer par la case indigestion, il m'a offert un large sourire et rendu mon paletot en me souhaitant meilleure fortune dans un autre établissement. Alors que nous tentions d'acquiescer un appartement, nous sommes tombés sur une invraisemblable collection de vendeurs. Celui-ci triplait le prix de son poussiéreux appartement car « c'est ici qu'est née ma fille ». Celui-là, fils ruiné d'un grand peintre, me proposait une « reproduction originale » d'un tableau de

papa pour « rien du tout, disons, mille euros ». Pour un Serbe, tout prix est excessivement bas ou élevé. Un prix signifie qu'on peut abstraire la valeur d'un objet ou d'un service. C'est un exercice presque impossible dans un pays où seuls comptent les liens familiaux, l'honneur, la tradition et les rêves de grandeur, de vengeance et de fortune que nourrissent ici jusqu'aux cireurs de chaussure. Il y a deux semaines, au sud du pays, comme le fonctionnaire des expertises automobiles lui avait expliqué qu'il lui faudrait investir plus de mille euros pour mettre son véhicule aux normes, le propriétaire est reparti et a incendié sa vieille Opel. « J'ai pas cet argent. Et je veux pas qu'on me la rachète », expliquait-il au journaliste.

David Laufer

## La Nation

Rédaction  
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)  
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch  
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

# Les marques du pouvoir en Russie

**A** Saint-Petersbourg, sur la place des Décembristes, s'élève une immense statue équestre de Pierre le Grand. Pouchkine a donné vie à ce monument dans un long poème narratif: *Le Cavalier de bronze*. On y voit un jeune homme à moitié fou, poursuivi par ce monstrueux cavalier qu'il vient d'investir et qu'il croit vivant. A la fin, on retrouve le cadavre du malheureux dans un marais. Le peintre Alexandre Benois en a fait une illustration saisissante en camaïeu bleuté: une place vide, démesurée, la silhouette menaçante du cavalier, grossie par l'ombre portée d'une lune romantique à demi masquée par les nuages. Et la fuite éperdue de l'homme minuscule, échevelé, terrorisé.

Dans les grandes villes russes, les places ne sont pas conçues pour les individus: les espaces nus sont dimensionnés pour les défilés, les parades, non pour les rendez-vous amoureux ou les pique-niques des étudiants. Des statues gigantesques de Lénine impérieux, de prolétaires déterminés, de soldats menaçants, de komsomols enthousiastes, rappellent que l'individu n'est rien, que son rôle est au service d'une cause qui le dépasse. Seuls les oiseaux et les enfants sont indifférents à ces accablantes présences d'airain: ceux-là fientent sur ces commodes perchoirs, tandis que ceux-ci essaient de se jucher sur le bout des chaussures.

La musique de Chostakovitch est peut-être le témoignage le plus intense, par sa sincérité désespérée, de l'écrasement de l'homme par la dictature. Sa 10<sup>e</sup> symphonie de 1953 (année de la mort de Staline) déroule ses quatre mouvements dans une atmosphère tendue, chargée d'angoisses larvées, avec de soudaines déflagrations orchestrales qui mettent l'ouïe à rude épreuve. A partir de la moitié de l'œuvre, le compositeur cite avec une obstination éloquente le motif de quatre notes qui est sa signature musicale: ré-mi bémol-ut-si (D-ES-C-H, ses initiales dans la translittération de son nom en allemand, Dmitri SHostakowitsch). Cela signifie, tantôt sur le mode d'une valse ironique, tantôt sous la forme d'un cri de détresse: «Je suis là! Je suis là! J'existe!»

Après la fin du communisme, plusieurs villes ont choisi de restituer leur nom d'avant la Révolution. Vu de loin, on aurait pu croire à une volonté généralisée d'effacer les signes du régime déchu. Il n'en est rien. Outre le maintien des statues – dont certaines ne sont pas dépourvues de valeur artistique –, les rues ont le plus souvent conservé leur ancienne appellation. Les personnalités politiques ou militaires célébrées sont Lénine, Marx, Liebknecht, Sverdlov, Kirov, Frounzé, Kalinine et, le plus ahurissant, Dzerjinski, dit Félix de fer, fondateur de la Tcheka, le Fouquier-Tinville de Lénine.

Gagarine demeure une valeur sûre et révévée (une reproduction de sa montre – la première dans l'espace! – est actuellement disponible sur le marché). Les artistes ne sont guère représentés, fors les écrivains. L'observateur occidental s'étonne de ne pas rencontrer Dostoïevski et Tolstoï, géants universels. En revanche, toutes les villes ont une rue Pouchkine, parfois Lermontov, Gogol, Nékrasov, Krylov, Tourguéniev...

On reste surpris de la présence et l'imprégnation profonde de l'esthétique et de la morale communiste en cohabitation avec un monde qui a rompu avec cette idéologie. Ainsi il est possible de trouver une boutique Benetton à l'intersection de la Partisanskaïa oulitsa et de l'Oktyabrskaja. Je songe aussi à cet écolier de Khabarovsk, si semblable aux nôtres, assis sur un banc public en bordure de la place Lénine, plongé dans la lecture des messages de son portable, et parfaitement indifférent à l'énorme panneau lumineux voisin qui célèbre le centième anniversaire de la création du Komsomol. Je me rappelle aussi ces adolescents d'Oulan-Oudé, exécutant de gracieuses figures en skate sous le regard sévère d'une grotesque tête de Lénine en bronze de 42 tonnes.

Curieusement, l'époque soviétique alimente des nostalgies, par exemple celle de tel vieux chauffeur de taxi laissé pour compte par le monde moderne; ou cette jeune femme de trente ans, occidentalisée dans ses manières et ses goûts qui juge, à l'instar de nos écervelés, que le communisme-était-une-bonne-idée-mais-mal-appliquée. Un restaurant branché d'Irkoutsk restitue l'ambiance d'autrefois, comme un bon vieux temps, mais sert des plats délicats et des vins exquis de Crimée à la bonne bourgeoisie du lieu. J'invite les amateurs de cette nostalgie revisitée à aller écouter sur YouTube le groupe SILENZIUM de Novosibirsk dans la réinterprétation de la «chanson de l'année 1978» Любoвь, комсомол и весна! Amour, Komsomol et Printemps!

N'oublions pas que le communisme n'a pas été vaincu par une guerre, mais qu'il a implosé, plutôt bien considéré sur le plan international dans sa dernière phase gorbatchévienne. Par ailleurs, le bolchevisme, dans sa pire version stalinienne, reste vainqueur de ladite «Grande Guerre patriotique» datée 1941-1945, et qui fait silence sur le dépeçage de la Pologne en conformité avec les accords germano-soviétiques de l'été 1939. Les monuments aux morts, des plus modestes aux plus spectaculaires, sont pieusement entretenus. Ils intègrent les soldats tombés dans les conflits ultérieurs, jusqu'à la guerre d'Afghanistan (1979-1989).

Que fait le nouveau régime? Il redonne une place à des personnalités

d'avant la Révolution, tel Nikolaï Mouraviov-Amourski, diplomate et chef de guerre, à qui les Russes doivent l'expansion ultime en Extrême-Orient. Koltchak, chef des armées blanches pendant la guerre civile, a sa statue à Irkoutsk. Une super production à gros budget de 2008, *L'Amiral*, digne du *Docteur Jivago* ou de *Guerre et Paix*, l'a rendu populaire. Soljénitsyne a sa statue dans le port historique de Vladivostok, mais elle est de taille humaine, sur un socle de trente centimètres. Le temps n'est plus aux grandes célébrations tapageuses.

L'aspect le plus visible du régime actuel est la restauration et la construction des églises. Celles qui ont échappé à la fureur destructrice des bolcheviks avaient été soit abandonnées, soit transformées en dispensaires, en granges, en boulangeries industrielles, en salles de sport, etc., ce qui a eu au moins pour mérite de sauver les bâtiments. Aujourd'hui, ils ont été restitués à l'Eglise orthodoxe. Durant les trois dernières décennies, de vastes chantiers de reconstruction d'églises, de cathédrales, de monastères manifestent la réappropriation par les Russes de leur foi ancestrale.

La maison Ipatiev à Iékaterinbourg, lieu de l'assassinat de la famille impériale par les bolcheviks, a été détruite en 1977 sur ordre du politburo de Moscou. Bo-

ris Eltsine, premier secrétaire de la ville (alors Sverdlovsk, du nom du responsable du massacre!), a été chargé de la démolition. A cet emplacement, à partir de 2000, on a commencé la construction d'une cathédrale, la Cathédrale Sur-le-Sang-Versé, à la mémoire des Romanov. La cérémonie de consécration en 2003 a été faite en présence du président Poutine. A cette occasion, la Sverdlovskaja oulitsa a été rebaptisée Tsarskaïa. Toujours soucieux de manifester la continuité des régimes successifs en Russie, on retrouve Vladimir Poutine aux côtés de Dmitri Medvedev et Naïna Eltsina, veuve de Boris, à l'inauguration en 2015 du musée Eltsine.

Tout cela ne fait pas de Poutine un anti-communiste. On doit rappeler qu'il fut au début de sa carrière officier du KGB. Un des endroits de la plus sinistre mémoire à Moscou est la Loubianka, siège du KGB, lieu de tortures et d'exécutions pendant des décennies. Un des événements symboliques majeurs de la fin du communisme a été le déboulonnage dans la joie et la bonne humeur des Moscovites, avec Rostropovitch au violoncelle, de la statue de Dzerjinski qui faisait face au bâtiment. Or en septembre 2014, Poutine signait un décret redonnant le nom de Dzerjinski à une unité d'élite de la police. La cohabitation de tant d'éléments contradictoires de l'histoire russe est une des singularités les plus remarquables pour le voyageur occidental.

Jean-Blaise Rochat



## Beaucoup de bruit pour rien

A Genève, comme on a pu le lire il y a quelques semaines, les nouveaux axes réservés à la «mobilité douce» sont déjà surchargés, encombrés d'usagers dont la douceur n'est pas la qualité première. Les cyclistes bousculent les piétons, ce qui n'est pas nouveau, mais s'invectivent désormais aussi entre eux, incapables de s'enrichir mutuellement de leurs différences de vitesse. Face aux journalistes, des «experts» n'ayant jamais vu ni cyclistes ni piétons ailleurs que dans des statistiques distribuent sentencieusement leurs bons et mauvais points aux usagers qui n'ont pas l'heur de comprendre les insondables subtilités d'une signalisation aussi pléthorique que technocratique.

## LE COIN DU RONCHON

Comme pour confirmer que chaque progrès apporte son lot de désillusions et de nouveaux problèmes, nous apprenons maintenant que les aveugles et malvoyants se sentent menacés par le roulement trop silencieux des voitures électriques. Celles-ci, en plus d'avoir leurs phares allumés pour les sourds et malentendants, devront à l'avenir «faire du bruit» de manière artificielle. La législation helvétique sera modifiée en ce sens dès 2019 afin de suivre celle de l'Union européenne. L'Office fédéral des routes explique qu'«un système acoustique, générant des bruits de

moteur par des haut-parleurs externes étanches à l'eau, devra être installé».

La Fédération suisse des aveugles et malvoyants a d'ores et déjà déclaré qu'elle jugeait cette mesure insuffisante et que l'obligation de «faire du bruit» devrait être étendue aux véhicules à l'arrêt (sic!) et aux vélos électriques.

Le jour suivant, l'Office fédéral de l'environnement a publié un communiqué de presse affirmant qu'un million de personnes en Suisse étaient exposées à une pollution sonore excessive due à la circulation routière. Nous voilà donc coincés entre ceux qui réclament plus de bruit et ceux qui en demandent moins. Qui l'emportera?

Soyons rassurés: aucune contradiction ni aucune incohérence n'a jamais arrêté une machine législative ou administrative. Gageons que l'étape suivante imposera à tout piéton de chanter lorsqu'il chemine sur un trottoir, tandis que les réverbères et les troncs d'arbres – même à l'arrêt – devront diffuser de la musique pour éviter de heurter un malvoyant. Et les pieds de meubles? A-t-on pensé à tous nos congénères maladroitement qui se fracassent les orteils sur des pieds de meubles trop silencieux?

Quant aux véhicules électriques, y compris les vélos qui se bousculent dans la cité du bout du lac, nous avons une idée pour qu'ils soient facilement perceptibles tout en restant silencieux – même à l'arrêt. Il suffirait qu'ils émettent de puissantes odeurs de carburant artificielles. On appellerait cela: «essence d'essence».

### Programme des Entretiens du mercredi

Ce mois de novembre 2018, les Entretiens du mercredi se plongent dans l'histoire religieuse, puis reprennent un tour philosophique, avec une lecture de la politique d'Aristote appliquée aux enjeux contemporains tels que les *big data*.

Prochains rendez-vous:

**14 novembre 2018:** Passé et avenir du Département missionnaire, avec M. Nicolas Monnier

**21 novembre 2018:** Le couvent de Romainmôtier, avec M. Alexandre Pahud

**28 novembre 2018:** Le miroir des peuples, avec M. Eric Gueguen

Pl. Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.

[www.ligue-vaudoise.ch/mercredis](http://www.ligue-vaudoise.ch/mercredis)